

Boussole de Mathias Enard: pour une conception philique des rapports entre l'Orient et l'Occident

Dr. Chihab BESRA

Faculté des Lettres et des Langues, université de Médéa, Chihab_besra@yahoo.fr

Soumis le: 17/06/2019

révisé le: 05/11/2019

accepté le: 04/12/2019

Résumé

A travers son roman Boussole, Mathias Enard invite le lecteur, notamment occidental, à reconsidérer les descriptions erronées sur l'Orient. Son texte qui se présente comme un recueil réunissant connaissances érudites, observations et réflexions profondes sur ce dernier se veut un appel à l'exploration des splendeurs du monde oriental et son apport à la civilisation universelle. En soulignant également les rapports complexes ainsi que les influences réciproques entre l'Orient et l'Occident, l'écrivain tente de construire des passerelles entre les hommes et les cultures et appelle à abolir les frontières que l'on tient souvent à dresser entre l'identité et l'altérité.

Mots-clés: Orient, Occident, culture, influences, frontières, passerelles.

رواية بوصول للكاتب ماتياس اينار: من أجل تقارب بين الشرق والغرب

ملخص

يدعو الكاتب ماتياس اينار، من خلال روايته بوصول، القارئ، خاصة الغربي، إلى إعادة النظر في الأوصاف الخاطئة التي تروج عادة بخصوص الشرق. إذ يمكن اعتبار نصه الذي يتجلى كمجموعة من المعارف العلمية والملاحظات والأفكار بشأن هذا الأخير بمثابة دعوة لاستكشاف روعة العالم الشرقي ومساهمته في الحضارة العالمية. من خلال التأكيد على العلاقات المعقدة والتأثيرات المتبادلة بين الشرق والغرب أيضاً، يحاول الكاتب بناء جسور بين الأفراد والثقافات ويدعو إلى إلغاء الحدود التي غالباً ما يتم ربطها بين الأنا الآخر.

الكلمات المفتاحية: شرق، غرب، ثقافة، تأثيرات، حدود، جسور.

Boussole of Mathias Enard: for a philic conception of the relationship between East and West

Abstract

Through his novel Boussole (Compass), Mathias Enard invites the reader, especially the Western, to reconsider erroneous descriptions of the East. His text, which presents itself as a collection bringing together scholarly knowledge, observations and deep reflections on the latter, is a call to explore the splendors of the Eastern world and its contribution to universal civilisation. By also emphasizing the complex relationships and reciprocal influences between East and West, the writer tries to build bridges between people and cultures and calls for the abolition of the boundaries that are often drawn between identity and otherness.

Keywords: Orient, occident, culture, influences, borders, footbridges.

Auteur correspondant: Chihab BESRA, Chihab_besra@yahoo.fr

Introduction:

A la différence des descriptions réductrices peignant l'Orient comme barbare et menaçant et les multiples manipulations dont il fait souvent l'objet dans la littérature occidentale, Mathias Enard tient, dans son roman *Boussole*, un discours rassurant et conciliateur, susceptible de dissiper les malentendus et instaurer un climat de confiance et de paix entre les Orientaux et les Occidentaux.

En effet, loin des représentations stéréotypées où il n'est question que d'exotisme, de féeries et de captifs occidentaux, héros d'aventures idylliques qui se déroulent dans le harem d'un sultan cruel et belliqueux, le lauréat du prix Goncourt 2015 extrait l'Orient de tous les clichés formulés à son égard et le présente comme un grand contributeur au patrimoine culturel mondial.

Pour vérifier dans quelle mesure l'œuvre d'Enard permet d'«étudier l'homme (oriental) dans sa complexité et sa variabilité»⁽¹⁾, nous proposons de la soumettre à une lecture interculturelle. Les éclairages qu'offre cette démarche mettront, d'une part, en exergue la perspective adoptée par l'écrivain et nous aideront à savoir si sa représentation de l'Orient est fidèle à la réalité ou s'il n'est question que de manipulation.

D'autre part, la description des différentes interactions culturelles entre le monde occidental et le monde oriental à travers le temps nous permettra de voir si la civilisation est le propre d'une communauté donnée ou si elle constitue la résultante de la contribution de l'humanité toute entière.

A travers l'évocation des analogies et des disparités culturelles entre l'Est et l'Ouest, il nous sera possible aussi de déduire si la culture constitue un facteur d'unité ou une source de division du monde.

Cette approche nous offrira, enfin, l'occasion de mettre l'accent sur ce que l'écrivain entreprend comme tentatives de rapprochement entre l'Orient et l'Occident, transformant ainsi son texte en un «*médiateur dans la rencontre et la découverte de l'Autre*»⁽²⁾.

Notre réflexion, au cours de notre analyse, sera structurée autour des interrogations suivantes: dans quelle mesure le roman de Mathias Enard permet-il de s'orienter vers l'Orient? Comment ce texte se présente-t-il comme une passerelle dressée entre ce dernier et l'Occident afin d'apaiser les conflits du présent?

Il sera donc question d'expliquer comment, à partir de la description des lieux et des différents aspects de vie des individus, lors des multiples déplacements de son personnage principal entre Damas, Alep, Raqqa, Palmyre, Istanbul et Téhéran...etc, l'écrivain français invite le lecteur occidental à accéder à la spécificité de la mentalité orientale. Nous essaierons aussi de montrer qu'à travers la longue trajectoire que son protagoniste trace avec ses observations, ses réflexions et ses comparaisons, il ne fait que mettre en exergue ce que l'Orient d'hier a apporté aux sociétés occidentales et humaines.

Nous soulignerons, de plus, que notre corpus ne s'enferme pas dans une vision pessimiste et que son auteur ne se limite pas à se désoler des *occasions perdues*⁽³⁾ d'un dialogue des cultures entre l'Est et l'Ouest. Nous verrons qu'il propose plutôt maintes possibilités, susceptibles d'atténuer les tensions entre les deux pôles. En élevant le débat sur les affrontements interculturels et le fanatisme religieux à un stade planétaire, à titre d'exemple, il invite à admettre le caractère *multicivilisationnel*⁽⁴⁾ du monde et incite à lutter contre les amalgames et à dépasser l'image simpliste d'un Orient terroriste et ennemi.

1- Les errements d'un musicologue viennois:

Dans l'incipit de son roman, Enard décrit l'état psychologique instable de son personnage principal Franz Ritter. Ce dernier dont la vie fut marquée par de longs voyages en Orient et des recherches académiques sur la musique succombe sous l'effet de l'opium et le choc d'un diagnostic médical alarmant. Accablé et perdu, il interrompt la lecture d'une thèse qu'il est censé corriger et essaie de dormir pour échapper aux douleurs qui lui rappellent sa maladie et l'air glacial de sa ville. N'y arrivant pas, il se laisse gagner par son imagination débridée:

Je suis cette goutte d'eau condensée sur la vitre de mon salon, une perle liquide qui roule et ne sait rien de la vapeur qui l'a engendrée, ni des atomes qui la composent encore mais qui, bientôt, serviront à d'autres molécules, aux nuages pesant lourd sur Vienne ce soir. (...) et cette face indistincte sur le verre n'est mienne qu'un instant, une des millions de configurations possibles de l'illusion. (p 07)

A première vue, les pensées du héros dans ces premières lignes du roman semblent incohérentes et intelligibles. Ce n'est qu'au fur et à mesure de la lecture que nous nous rendons compte qu'elles sont loin d'être des délires provenant d'un malade souffrant. Elles tiennent leur importance du fait qu'elles annoncent le projet idéologique de l'écrivain et remplissent une fonction proleptique. En effet, la mention de la «*goutte d'eau condensée*» dont les «*atomes*» «*serviront à d'autres molécules*», par exemple, renseigne sur les intentions de ce dernier, consistant à mettre en exergue le caractère complexe des cultures, leurs influences mutuelles et leur superposition. La «*face indistincte sur le verre*» à laquelle le narrateur ne peut s'identifier «*qu'un instant*» signifie qu'il serait faux de croire en la pureté d'une culture ou d'adopter l'unicité comme seul critère dans la définition d'une identité.

L'évocation des «*nuages pesant lourd sur Vienne*» n'est pas non plus fortuite. Elle se présente comme une invitation au voyage. Le narrateur, en faisant allusion au caractère brumeux et glacial de la capitale autrichienne, semble tenir le lecteur par la main avant de l'inviter à découvrir d'autres lieux, plus cléments où il fait beau et bon vivre: l'Orient par exemple.

Pour sortir du marasme dans lequel il sombre, Franz renoue avec des souvenirs qu'il garde de ses études, de ses voyages jalonnés de rencontres amicales et amoureuses et de ses nombreux et longs séjours en Orient. En revisitant cette région du monde et en recensant les merveilles que recèlent ses admirables villes et ses multiples apports à la culture occidentale, il donne l'impression de se régénérer et trouver une panacée à ses maux.

2- Lutter contre une image simpliste de l'Orient:

L'écrivain de *Boussole* semble décidé à enlever les amalgames incrustés dans l'imaginaire occidental par rapport à l'Orient. Pour ce faire, il commence par souligner l'importance des travaux et des découvertes faites par les Orientalistes modernes, lors de la première guerre mondiale. Il décrit comment ils sont parvenus à explorer des régions inconnues qui s'étendent au-delà des frontières occidentales alors qu'on prenait des villes comme Tübingen, Strasbourg, Budapest ou encore Vienne comme lieux représentatifs de l'Orient:

- Comment tant de voyageurs ont vu en Vienne et en Budapest les premières villes «orientales»? Est-ce que cela peut nous apprendre sur le sens qu'ils donnent à ce mot. Et si Vienne est la porte de l'Orient, vers quel Orient ouvre-t-elle? (p 17)

En faisant évoluer son personnage principal dans les différents lieux de l'Orient, Enard signifie que l'attitude à adopter par le lecteur est bien celle d'un comparatiste qui doit réfléchir sur les *liens d'analogie et de parenté*⁽⁵⁾ entre la civilisation orientale et son homologue occidental. En l'invitant à suivre ses observations et ses souvenirs, il lui explique comment cette dernière prend sa source dans ce que l'homme de l'ancien Orient a légué à l'humanité comme connaissances et œuvres. Il lui confirme ainsi que le rapprochement entre les deux pôles doit, préalablement et impérativement, passer par une reconnaissance de la culture orientale et de son apport: «*nous avons plus que jamais besoin de nous défaire de cette idée absurde de l'altérité absolue de l'Islam et d'admettre non seulement la terrifiante violence du colonialisme, mais aussi tout ce que l'Europe devait à l'Orient*». (p 276)

A travers l'expérience mouvementée de son protagoniste au sein de cette partie de la terre, l'écrivain espère contribuer à redresser l'image erronée que les Occidentaux ont sur les Orientaux et, par conséquent, contribuer à atténuer ce qui traverse le monde comme incompréhensions. Il considère que les images qui prédominent actuellement en Occident sur l'Est, occultent l'essentiel et ne disent pas tout sur les traits radicaux de celui-ci et sur sa contribution au progrès et à l'enrichissement de la civilisation universelle. En faisant (re)visiter les différents aspects de cette dernière, il semble nourrir le projet de montrer que

«les Orientaux n'en étaient pas exclus, mais que, bien au contraire, ils en étaient souvent les inspireurs, les initiateurs, les participants actifs». (p 275)

L'auteur se désole néanmoins de ce que sont devenues les villes et les régions en Orient. Il décrit, non sans amertume, des lieux chers à son cœur que la guerre a détruits. En s'attardant à peindre l'aspect hideux de celle-ci, il semble dire qu'il ne s'agit que d'un phénomène où tout le monde passe pour perdant et estime que nul n'est épargné par le mal produit par cette folie humaine qui démolit tout sur son passage, n'entraînant que mort et décombres. Il considère que rien ne peut justifier cette violence et ces désastres qui révèlent la cruauté et l'imbécillité des hommes.

Impossible, à Paris en 1999, (...) de s'imaginer que la Syrie allait être dévastée par la pire violence, que le souk d'Alep allait brûler, le minaret de la mosquée des Omeyyades s'effondrer, tant d'amis mourir ou être contraints à l'exil; impossible même aujourd'hui d'imaginer l'ampleur de ces dégâts, l'envergure de cette douleur depuis un appartement viennois confortable et silencieux. (p 14)

En faisant part des expériences de la guerre en Syrie avec tout ce que celle-ci suppose comme monstruosité qui déshumanise aussi bien la victime que le bourreau, Enard met en garde contre les stéréotypes réduisant l'Orient à DAESH. Il fait observer que les populations, dans le tourbillon implacable de cette machine monstrueuse, y sont aussi scandalisées et effrayées par la violence que celles en Occident. Il est donc, selon lui, faux de déduire que tous les individus dans le monde arabo-musulman sont des terroristes potentiels, aussi explique-t-il:

La décapitation en public, celle du sabre recourbé et du bourreau en blanc, ou encore plus effrayante, de l'égorgeage jusqu'à la décollation. C'est aussi le produit d'une construction commune à partir de sources musulmanes transformées par toutes les images de la modernité. Ces atrocités prennent leur place dans ce monde imaginal; elles poursuivent la construction commune. Nous, Européens, les voyons avec l'horreur de l'altérité; mais cette altérité est tout aussi effrayante pour un Irakien ou un Yéménite(...). Ce que nous identifions dans ces atroces décapitations comme «autre», «différent», «oriental» est tout aussi «autre», «différent», «oriental» pour un Arabe, un Turc ou un Iranien. (p 276-277)

L'écrivain n'omet pas de souligner que le passé de l'Occident regorge aussi de scènes de terreurs et que les Occidentaux n'ont pas à s'enorgueillir de leur histoire contemporaine, marquée par la violence: «*La révolution française mettra bon ordre à cela, en inventant la guillotine; en Autriche nous avons notre gibet, proche du garrot espagnol, étranglement tout à fait manuel.*» (pp. 223-224)

Il va plus loin encore en n'écartant pas l'éventuelle implication de l'Occident dans les malheurs que vit, actuellement, l'Orient. Il insinue que la violence et le terrorisme dont il souffre relèvent de la manipulation mentale à laquelle procèdent certaines officines en Occident. Il ne s'agit, selon lui, que de mises en scène élaborées pour consacrer les fausses idées entretenues dans l'imaginaire occidental par rapport au monde oriental: «*Un otage décapité en Syrie, dans le désert, par un bourreau à l'accent londonien. On imagine toute une mise en scène pour effrayer le spectateur occidental.*» (p 223)

L'auteur ne se mure pas dans une vision pessimiste. Il espère que l'Orient qui ne cesse de subir la folie et la barbarie des uns et des autres recouvre un jour sa splendeur d'autrefois: «*Est-ce qu'Alep retrouvera jamais sa splendeur*» (p 118). Cette région de la terre n'est pas, selon lui, qu'atrocités et guerres; elle est aussi paix, amour et tolérance:

Lady Jane Ellenborough née Digby finit par trouver la stabilité amoureuse au désert, entre Damas et Palmyre(...). Elle vécut les vingt dernières années de sa vie en Syrie, dans le bonheur le plus parfait, ou presque. Elle connut les horreurs de la guerre lors des massacres de 1860, où elle fut sauvée par l'intervention de l'émir Abd El-Kader, en exil à Damas, qui protégea de nombreux chrétiens syriens et européens. (p 89)

Ce que les gens ou les idéologues en Occident désignent généralement comme barrière entre le monde occidental et l'Orient, ou source d'incompréhension et de tensions, suscite une émotion particulière chez le personnage principal du texte d'Enard, interpelle aussi bien son esprit que son âme et l'incite à la méditation. L'appel à la prière, à titre d'exemple, semble s'emparer de tout son être et le transporte dans un monde où il n'est question que de spiritualité:

Je me rappelle précisément de phrases qui m'avaient serré la poitrine et mis des larmes dans les yeux. Cet ensemble sonore et solennel est différent de tous les autres chants humains. Alors que mon cœur bondit dans un amour ardent de cette ville et de ses voix, je commence à ressentir que toutes mes randonnées n'ont jamais eu qu'une signification: chercher à saisir le sens de cet appel. Le sens de l'appel à la prière, cet *Allah akbar* modulé au sommet de tous les minarets du monde depuis l'âge du prophète, le sens de cette mélodie unique qui m'avait moi aussi bouleversé quand je l'ai entendue pour la première fois à Istanbul, ville où pourtant cet adhan est des plus discrets, noyé dans le vacarme de la modernité. (p 155)

L'écrivain tient, comme le montre ce passage, à préciser que, contrairement au mode de vie occidental, les croyances et les dogmes caractérisant, en Orient, la relation de l'homme avec le sacré et les rites spécifiques qui l'accompagnent sont profondément ancrés dans l'âme des individus. La particularité de l'islam et sa force résident, d'après lui, dans le fait qu'il soit valable à toutes les époques et compatible avec toutes les tendances. Il estime que sa spiritualité résiste à l'effet destructeur du temps qui passe sans s'opposer forcément aux flux de la modernité. Cela se voit dans l'admiration que le héros du roman éprouve vis-à-vis de ce qu'il considère comme esprit créatif et imagination féconde au sein des croyances musulmanes:

Voilà la supériorité du musulman sur le chrétien: en Allemagne on vous impose les Évangiles au creux du tiroir de la table de nuit, dans les hôtels musulmans on vous colle une petite boussole contre le bois du lit, ou on vous dessine une rose des vents marquant la direction de la Mecque sur le bureau, boussole et rose des vents qui peuvent servir certes à localiser la péninsule arabique, mais aussi, si le cœur vous en dit, Rome, Vienne ou Moscou: on n'est jamais perdu dans ces contrées. (pp 186-187)

A travers l'évocation des substantifs «*boussole*», «*vent*», «*rose*» et «*cœur*», dans cet extrait, Enard insinue que la religion islamique, contrairement aux clichés formulés à son égard, incite à la méditation, à la joie et au voyage. Elle ne se recroqueville pas sur elle-même et ne se limite pas à la prêcherie. Elle tend plutôt à répondre aux vocations des individus et à leur spiritualité, quelque soient leurs ethnies, tendances ou provenances.

3- L'Orient, terre de convoitises occidentales:

L'écrivain dans *Boussole* décrit l'Est comme objet de tous les fantasmes et toutes les convoitises. Tout en soulignant la tentation qu'exercent les villes orientales sur les voyageurs, il met l'accent sur les intentions malveillantes qu'elles inspirent aux explorateurs occidentaux. Il explique, à titre d'exemple, comment les archéologues européens viennent en Syrie, plus précisément dans la ville de Raqqa, pour piller les sites, les trésors et les vestiges des civilisations anciennes. Chaque pays occidental, selon lui, semble y avoir son propre territoire et les activités des différentes expéditions s'apparentent beaucoup plus aux compagnies pétrolières qui se disputent les ressources des pays pauvres:

C'était merveille de voir tous ces Européens suer sang et eau au milieu des sables pour diriger des commandos d'ouvriers syriens [...]. Chaque nation avait ses sites, tout au long du fleuve et jusque dans les terres mornes de Jéziré aux confins de l'Irak: les Allemands Tell Halaf et Tell Bi'a, qui recouvrait une cité mésopotamienne répondant au doux nom de Tuttul; les Français Doura Europos et Mari; les Espagnols Halabiya et Tell Haloula et ainsi de suite, ils se battaient pour les concessions syriennes comme des compagnies pétrolières pour des champs pétrolifères. (p 53)

Les explorateurs occidentaux, comme le montre ce passage, sont assimilés à des envahisseurs voraces qui ne viennent chez les peuples de l'Est que pour les déposséder de leurs richesses, sans tenir compte d'aucune forme d'éthique où se soucier de ce que suppose la cohabitation, dans un monde multipolaire, comme respect et tolérance. Pis encore, ces archéologues consacrent le regard dédaigneux des anciens colonisateurs européens à l'égard de la population autochtone qui se voit abusivement exploitée sur sa propre terre:

C'était le gros avantage des campagnes de fouilles "orientales": là où en Europe ils étaient contraints par leurs budgets eux-mêmes, les archéologues en Syrie, à l'image de leurs glorieux prédécesseurs, pouvaient déléguer les basses besognes. Comme disait Bilger, citant *Le Bon, la brute et le truand*: «Le monde se divise en deux catégories: ceux qui ont un revolver, et ceux qui creusent» (p 54).

L'écrivain précise que les expéditions archéologiques européennes qu'il qualifie de «*vulgaires ladres*» (p 343) ou de «*brigands et d'aventuriers*» (p 343) ne diffèrent en rien du vandalisme des terroristes islamistes qui détruisent les legs des civilisations qui se sont succédé sur leur terre, sous prétexte qu'elles rappellent le passage et la suprématie de cet "Autre" qui vient d'ailleurs. Tous deux œuvrent, selon lui, pour le même objectif: la destruction de l'Orient:

L'Europe a sapé l'Antiquité sous les Syriens, les Irakiens, les Égyptiens; nos glorieuses nations se sont appropriées l'universel par leur monopole de la science et de l'archéologie, dépossédant avec ce pillage les populations colonisées d'un passé qui, du coup, est facilement vécu comme allogène. Les démolisseurs écervelés islamistes manient d'autant plus facilement la pelleuse dans les cités antiques qu'ils allient leur profonde bêtise inculte au sentiment plus au moins diffus que ce patrimoine est une étrange émanation rétroactive de la puissance étrangère. (p 55)

L'écriture, dans *Boussole*, se veut «*réactionnelle*»⁽⁶⁾ vis-à-vis de la falsification des vérités. L'auteur ne dissimule pas sa répulsion à l'égard des premiers Orientalistes qui, prétendant n'être allés en Orient que pour accomplir ce que leur dicte leur foi, reviennent chez eux chargés de richesses, après avoir détruit, incendié et pillé ce que les autochtones ont construit durant des siècles. Démasquer ce qu'il considère comme valeurs fallacieuses qui occultent leur cupidité est, selon lui, une manière de résister à l'anéantissement total du monde qu'il aime et une occasion pour montrer la portée du préjudice causé par cette forme d'opportunisme occidental.

Tout en insinuant que l'instrumentalisation du discours religieux pour légitimer la violence et la barbarie n'est pas un phénomène exclusivement oriental, l'auteur s'insurge contre le recours systématique des Occidentaux à la religion, à un moment de l'histoire, pour parvenir à leurs fins et précise qu'il s'agit beaucoup moins d'un regain religieux, que d'opportunisme et d'hypocrisie sans limites au service d'intérêts fort profanes:

Dieu seul sait quelle pourriture de l'âme j'ai pu attraper dans ces terres lointaines. Comme les croisés, premiers Orientalistes, revenaient dans leurs sombres villages de l'Ouest chargés d'or, de bacilles et de chagrin, conscient d'avoir, au nom du Christ, détruit les plus grandes merveilles qu'ils aient jamais vues. Pillé les églises de Constantinople, brûlé Antioche et Jérusalem. (p 162)

Enard évoque, dans ce passage, les vraies raisons des invasions occidentales de l'Orient, tout en mettant en parallèle le passé et le présent. L'évocation de Dieu et des croisés chargés des trésors orientaux paraît comme une dénonciation du discours fallacieux derrière lequel se dissimulent certaines idéologies occidentales prétendant que les campagnes dirigées contre l'Est n'étaient en réalité motivées que par une réaction spontanée à l'appel du devoir religieux: «*la guerre sainte est tout sauf spirituelle*» (p 234).

L'auteur ne manque pas de s'indigner contre la passivité et la résignation des autochtones face à l'usurpation systématique dont leur terre fait constamment l'objet. Il s'étonne de leur indifférence et se demande, à travers son personnage féminin Sarah, s'ils se rendent compte des véritables enjeux qui se cachent derrière la présence occidentale sur leur terre: «*Je suis*

curieuse de savoir ce que représentent ces excavations pour ces ouvriers. Est-ce qu'ils ont la sensation qu'on les dépouille de leur histoire, que l'Européen leur vole, une fois de plus, quelque chose?» (p 54).

4- L'autre en soi:

Boussole se présente comme une main tendue ou un pont jeté entre l'Orient et l'Occident, visant à atténuer les tensions. A travers les événements rapportés, la description des siècles de fascination et d'influences réciproques, l'écrivain incite les deux pôles à dépasser leurs conflits car ce qui les rassemble dépasse, selon lui, de loin ce qui les sépare. Il les appelle à envisager ce qui a été réalisé par eux, jusque-là, comme étant «*une construction conjointe, un travail complexe du temps où l'imaginaire se superpose à l'imaginaire, la création à la création, entre l'Europe et le Dar el-Islam*» (p 187).

Le texte d'Enard se présente également comme une quête de l'autre en soi dans la mesure où le rapport entre l'Est et l'Ouest n'y est conçu qu'en termes de mutualité et de complémentarité. Cela se perçoit souvent dans le discours rassembleur et conciliateur tenu par Sarah:

Elle (Sarah) y montrerait comment ces objets sont le fait d'efforts successifs communs, et comment ce que l'on considère comme purement «oriental» est en fait, bien souvent, la reprise d'un élément «occidental» modifiant lui-même un autre élément «oriental» antérieur, et ainsi de suite; elle en conclurait que l'Orient et l'Occident n'apparaissent jamais séparément, qu'ils sont toujours mêlés, présent l'un dans l'autre et que ces mots - Orient, Occident- n'ont pas plus de valeur heuristique que les directions inatteignables qu'ils désignent. (pp 187-188)

Les Orientaux et les Occidentaux sont invités par l'écrivain à se concentrer surtout sur ce qui les relie et à réfléchir sur ce que leurs deux cultures ont en commun pour dresser plus de passerelles et permettre un maximum de transferts: «*Le Danube est le fleuve qui relie le catholicisme, l'orthodoxie et l'islam (...). C'est cela qui est important: c'est plus qu'un trait d'union, c'est...c'est un moyen de transport. La possibilité d'un passage*». (p 23)

L'appel à l'adhésion à la pensée cosmopolite de l'univers par l'auteur: «*Tout est cosmopolite, interdépendant*» (p 361) oriente l'attention des individus dans les deux pôles vers un horizon moral plus élargi qui s'étend à l'échelle planétaire où la définition de l'identité, des droits et des devoirs va au-delà des frontières et des différences et vise à formuler: «*une loi supérieure, généralement valable et universellement humaine*»⁽⁷⁾.

Bien que l'écrivain laisse, de temps à autre, transparaître une lueur d'espoir dans un rapprochement solide et durable entre l'Orient et l'Occident, il constate que les idéologies égocentriques des détenteurs du pouvoir dans les deux mondes et la nature hostile des conflits qui gangrènent souvent leur relation transforment tout espoir de conciliation en chimère et rend la rupture culturelle et morale entre eux inévitable:

Malgré tous les ponts, tous les liens tendus par le temps, la mixité s'avérait impossible face à la pathologie nationaliste qui envahit petit à petit le XIXe siècle et détruit doucement les passerelles fragiles construites auparavant pour ne laisser la place qu'aux rapports de domination. (p 74)

5- La femme comme intermédiaire:

Les traits particuliers attribués au personnage de Sarah, dans *Boussole*, reflètent la passion et l'amour qu'éprouve Enard pour l'Orient et viennent renforcer l'effet de fascination qu'il nourrit à l'égard de cette région: «*Elle avait déjà un je-ne-sais-quoi d'oriental dans le visage, dans le teint et la forme des yeux, qui s'est accentué avec l'âge me semble-t-il*». (pp 28-29)

Cette figure féminine passe, à ses yeux, pour une personne accomplie: elle est belle, sensuelle et polyglotte, toujours intelligente, toujours supérieure: «*je me sentais un rien déprimé par la perfection de cette fille, sa beauté mais surtout sa facilité à dissérer, à commenter*» (p 46). Ne pouvant résister à la tentation de l'ailleurs, attirée par ses lectures et ses recherches, elle est constamment en voyage, à enquêter sur des tribus lointaines, des dialectes anciens ou à écrire des articles sur l'attraction qu'exerce souvent l'Orient sur ses

visiteurs. Ces quêtes permanentes semblent répondre chez elle à «*un besoin de maintenir un état de partance tendu vers l'ailleurs*»⁽⁸⁾. Elles l'aident à trouver son élément dans la mesure où ces «*universités de route*»⁽⁹⁾ lui permettent de trouver des réponses authentiques et convaincantes à ses questions infinies et de (re)concevoir son rapport à la vie et au monde.

Elle est décrite comme étant l'incarnation de l'altérité: «*l'altérité par excellence, c'est la femme étrangère, (...) que l'on voudrait posséder, qui échappe ou qui se donne, qui reste cependant toujours "l'autre"*»⁽¹⁰⁾. Elle représente ce fil conducteur qui, à travers ses multiples voyages et escapades, offre au personnage principal Franz l'opportunité d'explorer des lieux-clé de l'Orient (l'Irak, l'Iran, la Turquie, la Syrie...etc) ainsi que les espaces les plus lointains de cette région du monde:

Pourquoi reçois-je précisément aujourd'hui cet article par la poste? (...) au lieu d'un mail qui aurait pu transmettre quelques nouvelles, expliquer où elle se trouve, ce qu'est ce Sarawak d'où elle écrit et qui, d'après mon atlas, est un Etat de Malaisie situé dans le Nord-Ouest de l'île de Bornéo, à deux pas de Brunei et de son riche sultan, à deux pas aussi des gamelans de Debussy et de Britten, me semble-t-il. (p 08)

Fasciné, le héros de l'histoire ne fait que suivre volontiers les déplacements de cette femme voyageuse qui n'est évoquée qu'associée à l'espace oriental dont elle semble tenir ses traits de volupté interdite.

A travers l'évocation du jeune musicien et compositeur syrien Nadim, le fiancé de Sarah, et la description des remords qui s'emparent de son héros quand sa jeune compagne exerce sur lui son effet ensorceleur, l'écrivain signifie que, tout sentiment de convoitise ou lien qui dépasse le seuil de l'admiration innocente et le respect à l'égard de l'Orient est blâmable et s'apparente aux relations contre nature. Cela est perceptible dans l'extrait suivant:

Je l'observe et je suis empli de remords. Le bateau nous emmène vers Beyrouth: le dernier voyage de la Lloyd autrichienne, Trieste - Alexandrie - Jaffa -Beyrouth. Je sens confusément que Sarah ne va pas se réveiller avant l'arrivée demain à Beyrouth, où Nadim nous attend pour le mariage. (...) je sais que je ne devais pas être là. La culpabilité m'étouffe. Par le hublot, je vois la mer déployer son infinité verdâtre, hivernale, striée d'écume au sommet des vagues. (p 177)

Dans ce passage, le personnage principal de notre corpus semble nourrir une affection particulière qui s'apparente au mysticisme à l'égard de la jeune Sarah. Il refuse d'éclabousser la chasteté qu'elle inspire et donne l'impression de vouloir aller au-delà du charme que répandent les traits physiques de cette femme insaisissable, après s'être aperçu que son beau corps n'incarne pas en soi l'idée totale du plaisir. Les promesses et les vagues de délices que ce corps suscitent en lui s'avèrent insuffisantes pour répondre à toutes ses attentes. Elles doivent, selon lui, s'associer aux longs périple où se fondent les mystères de l'Est et sa beauté éternelle afin que son amour pour elle atteigne sa plénitude.

Derrière la frustration du héros et sa désolation de ne pas avoir gardé aussi longtemps que possible Sarah auprès de lui, quand l'occasion lui a été offerte, se dissimule un profond regret d'avoir manqué un grand rendez-vous avec l'Orient et la joie de vivre. Jouir de sa présence dans sa vie aurait été, selon lui, l'opportunité d'être éternellement lié à sa passion et non pas ce moribond fumant de l'opium, en proie aux souvenirs languissants d'une histoire inachevée: «*comme je me revois allongé ensuite sur le lit étroit les bras croisés sous la tête, soupirant en regardant le plafond, déçu de ne pas être à ses côtés, de ne pas découvrir son corps après avoir été charmé par son esprit*» (p 46).

6- La musique, un autre médium:

Dans de nombreux passages de notre objet textuel, l'écrivain met en exergue l'attrait qu'exerce souvent la musique orientale sur la musique occidentale. Il tente d'y montrer que la révolution qu'a connue cette dernière doit tout à l'Orient. Pour ce faire, il explique comment s'opère ce transfert musical en soulignant que, grâce aux voyages et au contact direct avec les communautés orientales, il était possible aux compositeurs contemporains, venant

particulièrement de l'Europe, d'emprunter les diverses formes musicales, connues aujourd'hui comme étant l'œuvre du monde occidental:

Le chanceux c'est Domenico Scarlatti, qui a sans doute, lors de son long séjour en Andalousie, à la petite cour de Séville, écouté bien des traces des musiques maures perdues, transportée par les Gitans dans le flamenco naissant; cet air vivifie la musique baroque et participe, à travers l'originalité de Scarlatti, à l'évolution de la musique européenne. (p 266).

Enard montre, ainsi, comment, depuis le XVIII^e siècle, la musique orientale constitue une source d'enrichissement pour la musique occidentale. Il affirme que de nombreux compositeurs occidentaux, à l'aube du XX^e siècle, enregistraient des milliers de mélodies orientales dont l'étude scientifique permettait de donner naissance à un discours musical bien nouveau: «*J'ai démontré tout cela, j'ai écrit tout cela, j'ai montré que la révolution dans la musique au XIX^e et XX^e siècle devait tout à l'Orient, qu'il ne s'agissait pas de "procédés exotiques", comme on le croyait auparavant*» (p 120).

Le métissage musical entre les deux pôles, selon l'écrivain, ne doit pas être envisagé en termes de rivalité ou de tension. Bien au contraire, il est censé être un espace de cohabitation et d'apaisement entre eux, un phénomène humain ayant le pouvoir de «*s'adresser fraternellement au cœur de chacun*»⁽¹¹⁾ et de réunir Orientaux et Occidentaux autour des mêmes valeurs. Ce patrimoine culturel commun doit, d'après lui, constituer un instrument de dialogue et de rapprochement des cultures et, par conséquent, un instrument de paix: «*Beethoven avait bien compris qu'il faut rapprocher les deux côtés dans la musique, l'Orient et l'Occident, pour repousser la fin du monde qui s'approche*» (p 97).

Conclusion:

A travers l'analyse que nous avons menée sur le roman *Boussole*, il nous a été donné de constater que Mathias Enard nourrit le projet d'extraire l'Orient des représentations stéréotypées auxquelles s'est habitué le lecteur dans la littérature occidentale.

En effet, notre démarche, consistant à repérer les stratégies investies par l'écrivain afin d'atteindre son objectif, nous a permis de réaliser que l'intention de rendre justice à l'Orient se traduit, d'abord, à travers le témoignage émouvant du personnage principal Franz, où s'entremêlent des histoires vraies et d'autres imaginaires, des souvenirs enivrants, des voyages passionnants et des aventures où il n'est question que de merveilles et de magie du mode de vie oriental.

La volonté de refléter la vraie image de l'Orient transparait, également, dans la tentative de l'auteur de se dresser contre tout ce qui relève de la falsification ou de l'*histoire-désir*⁽¹²⁾. Elle est perceptible aussi dans son insistance à retracer fidèlement les grands moments du passé glorieux de cette région du monde pour rendre compte de sa contribution à l'enrichissement de la culture et la civilisation universelles.

A la lecture de notre objet textuel, il est aisé de nous apercevoir que les indices désignant les spécificités du monde oriental et ceux renvoyant au monde occidental sont multiples et variés. Cela s'interprète comme un désir pressant de mettre l'accent sur la nature des liens entre l'Est et l'Ouest où des universitaires, des hommes de lettres, des artistes, des musiciens, des Orientalistes et des responsables puissants se sont vus, depuis des siècles, influencés par l'apport et la culture de l'Autre. En soulignant, à maintes reprises et sous plusieurs et diverses formes, ce brassage culturel et civilisationnel inévitable, l'écrivain tient à préciser que cet héritage commun aurait pu constituer un Humanisme très fécond et un rendez-vous prometteur si les deux mondes ne s'étaient pas évertués à le manquer.

Références:

- 1- M. ABDALLAH-PRETCEIL, L. PORCHER(1996), Éducation et communication interculturelle, Paris, PUF, p 138.
- 2- Ibid.
- 3- R. GARAUDY(1977), Pour un dialogue des civilisations, Paris, Denoël, p 79.
- 4- SP. HUNTINGTON (2000), Le choc des civilisations, Paris, Odile Jacob, p 18.
- 5- K. WHITE (1994), Le Plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique. Paris: Grasset, p 13.

- 6- A.TELLIER (1998), Expériences traumatiques et écriture, Economica, coll. «Psychanalyse», Paris, p 83.
- 7- P. COULMAS (1995), Les citoyens du monde. Histoire du cosmopolitisme, Albin Michel, Paris, p 390.
- 8- R. BOUVET, M. MARCIL-BERGERON (2013), «Pour une approche du récit du voyage», Revue Arborescences, n°: 03. [En ligne]:<https://www.erudit.org/fr/revues/arbo/2013-n3-arbo0733/1017364ar/>. Consulté le 28.04.2019.
- 9- M. GORKI, cité par N. BOUVIER(1989) dans «Routes et déroutés. Réflexions sur l'espace et l'écriture», Revue des sciences humaines, n° 214, p 183.
- 10- C. BONN(1974), La Littérature algérienne de langue française et ses lectures. Imaginaire et discours d'idées, Thèse de doctorat de 3° cycle, Naaman, Sherbrooke, p 42.
- 11- V. JANKÉLÉVITCH, (1974), Fauré et l'inexprimable, coll. «De la musique au silence», Plon, Paris, p. 363.
- 12- J. Le Goff, Histoire et mémoire (1988), Paris, Gallimard, p 94.

Bibliographie:

- ABDALLAH-PRETCEIL Martine, PORCHER Louis (1996), Éducation et communication interculturelle, Paris, PUF.
- BONN Charles (1974), La Littérature algérienne de langue française et ses lectures. imaginaire et discours d'idées, Thèse de doctorat de 3° cycle, Naaman, Sherbrooke.
- BOUVET Rachel, MARCI-BERGERON Myriam (2013), «Pour une approche du récit du voyage», Revue Arborescences, n°: 03. [En ligne]:<https://www.erudit.org/fr/revues/arbo/2013-n3-arbo0733/1017364ar/>
- BOUVIER Nicolas(1989), «Routes et déroutés. Réflexions sur l'espace et l'écriture», Revue des sciences humaines, n° 214, Lille.
- COULMAS Peter(1995), Les citoyens du monde. Histoire du cosmopolitisme, Albin Michel, Paris.
- ENARD Mathias(2015), Boussole, Barzakh, Alger. (Corpus d'étude).
- GARAUDY Roger(1977), Pour un dialogue des civilisations, Denoël, Paris.
- HUNTINGTON Samuel Phillips (2000), Le choc des civilisations, Odile Jacob, Paris.
- JANKÉLÉVITCH Vladimir(1974), Fauré et l'inexprimable, coll. «De la musique au silence», Plon, Paris.
- TELLIER Arnaud (1998), Expériences traumatiques et écriture, Economica, coll. «Psychanalyse», Paris.
- LE GOFF Jacques(1988), Histoire et mémoire, Gallimard, Paris.